

Alexy Soulberry

La Traversée des Maléfices

Les Éléments - 1

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Alexy Soulberry. Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

I

Nalia

1.

Elle n'avait plus qu'à lui trancher la gorge. Il était pris ; il allait mourir, les yeux tournés vers le ciel.

Elle trancha, et elle le repoussa de toutes ses forces. Cela mettait un terme aux choses. Il roula, sans une plainte, l'esprit déjà vide.

Nalia respira, essoufflée, les yeux grands ouverts. Il y avait des oiseaux qui passaient là-haut, migrant en nombre ; peut-être des fenouillères, au vu de la saison. Elle les regarda sans penser, pendant qu'elle reprenait son souffle. Il ne lui était pas nécessaire de vérifier d'un mouvement de tête que l'autre était mort.

Libel se tenait sur le talus d'où ils avaient chuté, Nalia et l'autre, corps contre corps, cinq ou six mètres plus haut. Nalia pouvait remercier le cours des événements : l'autre avait atterri ventre contre terre, et avait largement amorti sa chute, à elle. Il lui avait suffi de le retourner contre ses épaules, et de lui trancher le cou...

Indifférente à la tête que Nalia ramenait, la jument souffla doucement, simplement satisfaite à l'idée de retrouver Nalia. Nalia mit la tête de l'éborgé dans le sac. Puis elles partirent, à bonne allure ; en direction du Nord-Est.

*

– Très bien, dit le duc de Béosis. Faites-la entrer.

Le gouverneur Klaus se tourna vers lui, chuchotant :

– N'est-ce pas un peu risqué, mon duc ? Évoquer une telle affaire devant votre cour, sans savoir ce qu'elle va dire ; elle l'aurait eu ?

– Certainement qu'elle l'a eu, répondit le duc. Elle ne revient jamais qu'alors.

On fit savoir à Nalia qu'elle pouvait entrer. Le duc aurait sa tête, et sa vengeance, en public, devant sa cour ; elle aurait son argent. Elle souhaita seulement que tout se passe vite.

Elle s'approcha, indifférente à ces hommes et à ces femmes. Jamais les parades courtisanes des petits seigneurs ne l'avaient impressionnée.

Elle se contenta de suivre le rituel, s'agenouillant devant le duc, une fois à bonne distance. D'un geste, il lui demanda de se relever.

Ils se regardèrent. Il aperçut le sac de chanvre qu'elle portait à la ceinture et il comprit qu'elle avait réellement la tête qu'il lui avait demandée. Il lui sourit, et l'interrogea, maître du jeu.

– Qui es-tu ?

– Je suis Nalia.

– Que fais-tu ici ?

– Vous m'avez confié une mission

– Quelle était cette mission ? reprit le duc.

Nalia comprit que le duc préférerait une démonstration rapide et saisissante à de trop longs discours. Cela lui convenait tout à fait. Tout ce qu'elle voulait, c'était son dû, et puis un peu de repos, seule.

– Vous ramener la tête de votre neveu Jonas, traître au duché.

– L'as-tu fait ? As-tu sa tête ?

– Je l'ai, dit Nalia, d'une voix neutre, en effet.

Une clameur ébahie monta de la cour du duc de Béosis. On chuchotait, maintenant, en tous sens, stupéfaits.

– Montre-la, dit le duc.

Nalia obéit et la jeta à terre.

Elle prit son or et décida de se rendre à Eraka. Elle ne voulait pas passer la nuit ici, dans la capitale du duché de Béosis. Elle avait fait son travail, et il était évident qu'elle n'aurait plus, ici, que des ennuis. Il fallait donc partir.

Eraka avait très mauvaise réputation. Le duché n'était jamais parvenu à en contrôler la corruption. Le vol, le viol et le meurtre y étaient plus courants que partout ailleurs dans le Béosis. Nalia y voyait un avantage, garantissant sa nuit : un homme pouvait peut-être lui chercher noise, ici ; elle le tuerait, voilà tout. Mais son « bénéficiaire » (comme elle disait) pouvait avoir changé d'avis, et demandé à ses hommes de la traquer et de ramener l'or. En général, les puissants étaient à moitié fous. Elle le savait d'expérience. Eraka devait la protéger d'un tel revirement du duc. Ses troupes n'y entraient pas sans créer des émeutes. Après un bon repas et une bonne nuit, elle repartirait donc à l'ouest,

discrètement. Avec une jument bien reposée, elle pouvait espérer atteindre Défili en fin de journée, une ville plutôt tranquille et accueillante, réputée pour ses thermes et ses jeux. Ensuite, elle verrait bien...

2.

Elle entra. L'atmosphère lui déplut. Il y avait évidemment trop d'Humains, même si quelques Cyliens jouaient aux dés entre eux, dans le fond de la pièce, vaste et malsaine. Il y avait aussi un groupe de Syrtes, et deux ou trois Nîrs. Mais elle était la seule Estongarde. Cela la donc rendait repérable.

Tant pis.

Elle s'assit à une table. Et se détendit. Les chances que le duc vienne la débusquer ici étaient faibles et elle saurait s'accommoder d'une entourloupe ou d'une bagarre avec les gens d'ici, qui ne lui faisaient pas peur. Elle voulait manger, s'assurer que l'on prenne soin de sa jument, et dormir sereinement, dans un bon lit. Le lieu ferait tout de même l'affaire.

Elle demanda donc une chambre et les meilleurs soins pour sa jument, un repas pour elle, et elle paya d'avance, discrètement, prenant sur sa menue monnaie plutôt que sur la bourse qu'elle venait d'acquérir. Elle s'amusa ensuite, en goûtant le civet, de l'insouciance du lieu.

Elle allait rejoindre sa chambre, satisfaite de son repas, et

observait distraitement la partie d'osselets qu'on disputait à la table d'à côté. Mais un Humain vint, et s'assit à sa table, sans un mot. Elle se retourna, et considéra l'inconnu. Il ne portait aucune arme apparente, et il était vêtu en dignitaire. C'était là une chose insensée, même si l'inconnu devait certainement posséder un poignard, dissimulé. Seul un melkior de haut niveau eût osé se promener ainsi, en un tel lieu ; or, aucun Humain n'était melkior, par définition du genre.

C'était une chose que tous savaient dans les royaumes.

Que voulait-il ? Se faire égorger dans ce repère de bandits ?

– Tu es Nalia, n'est-ce pas ?

Nalia mit la main sur le pommeau de l'un de ses poignards, et se crispa.

– D'où tiens-tu cela ?

– Laissons ça, dit-il, d'un air las mais supérieur. Il se trouve que je sais.

– Tu crois donc savoir qui je suis ?

– N'es-tu pas Nalia ? N'es-tu pas la mercenaire qui vient de rapporter la tête de son neveu à ce stupide duc de Béosis ?

– Qui es-tu, toi ? Et que veux-tu ?

– Mon nom ne te dira rien. Je ne suis qu'un messenger.

Nalia se tut et observa.

Un groupe de Beyonds entra, accompagné d'un Syrte. Les Beyonds, grands et élancés, étaient puissamment armés ; le Syrte était sans aucun doute un melkior de premier zir. Nalia comprit que ce faible magicien était leur

chef.

Sur la petite scène, un spectacle avait commencé. Un ours, dressé, et enchaîné, son montreur et un joueur de luth, accompagnant une infatigable prostituée, que le troubadour disait prête à satisfaire de sa bouche et de ses mains ceux qui lanceraient assez de pièces sous les acclamations de la salle. Le maître de l'ours contait une histoire à dormir debout, pleine de sang, de fureur et de foutre, et jurait sans cesse, comme un arracheur de dents, que c'était vrai. Il y avait des rires, des cris et des applaudissements. Les Beyonds qui venaient d'entrer s'étaient mêlés à ceux qui se tenaient au plus près du spectacle, pour y voler quelques bourses. Une bagarre pouvait éclater si l'un d'entre eux se faisait repérer. C'était encore, pour Nalia, un souci inutile. Mais il y avait surtout cet homme qui en savait trop et qui s'était invité à sa table.

Elle détourna les yeux du spectacle et le regarda à nouveau.

Celui-ci s'apprêtait maintenant à allumer une pipe sertie de pierres rares.

« Ces spectacles sont dégradants, n'est-ce pas ? Nos prêtres, à vous comme à moi, Humains comme Estongards, les condamneraient. »

Nalia n'aimait pas du tout la tournure que prenaient les choses. On ne jouait pas avec elle au chat et à la souris. Ce spectacle, ces Beyonds, cet homme qui narguait le danger, qui savait qui elle était et qui attirait l'attention sur elle, tout était réuni pour que les choses tournent mal. Lasse, elle n'avait aucune envie d'avoir à sortir l'épée.

– Ta sagesse ne m'intéresse nullement, messenger. Si tu as un message pour moi, transmets-le. Sinon, adieu.

Elle se leva, afin de rejoindre sa chambre.

– J'ai réellement un message de la plus haute importance pour toi. Le voici, dit-il, en sortant d'on ne sait où une lettre cachetée, qu'il ne lui donna pas. De plus, tu ne devrais pas passer la nuit ici. C'est un simple conseil, mais comme tu peux le constater, je suis bien renseigné.

Nalia réfléchit un instant et se rassit. Elle lui accorderait encore quelques instants.

« Tu connais les manies de tes bénéficiaires, poursuivit-il ; il arrive qu'après t'avoir fait venir et remercier pour ton travail, ils décident de récupérer l'or et de t'éliminer, pour s'attribuer personnellement tes propres exploits, ou s'assurer qu'un autre ne va pas, à son tour, te demander leur tête, à eux. C'est pour cela que tu as choisi de passer la nuit ici, dans la ville la plus infâme du duché. Au cas où le duc, au bout du compte, ne serait pas... comment dire ? tout à fait honnête. Tu t'es dit que ses hommes ne viendraient pas te chercher ici. »

Il tira sur sa pipe. Ce n'était pas du tabac, mais certainement des herbes venues de Chyle, rares et destinées aux bourgeois et aux nobles. Des volutes magenta commençaient à se répandre aux visages de leurs plus proches voisins.

– Tu te crois habile. Mais la discrétion n'est pas ton fort. Tu te promènes ici, sans arme apparente, en faisant sentir à chacun ton rang ou ta richesse, avec tes habits et tes bijoux précieux. On ne s'y prendrait pas mieux pour se faire

poignarder. A quoi joues-tu dans un tel endroit ? A un melkior capable de résoudre tous les problèmes d'un claquement de doigt et d'un sort ? Je ne crois pas qu'un Humain ait jamais pu se faire passer pour un melkior.

– Oh ! ça, dit-il, comme s'il faisait mine de comprendre bizarrement de quoi elle lui parlait. C'est mon péché mignon, je ne peux m'en passer. Cette fumée détend mon âme et mon corps. Mais de quoi me parles-tu, au juste ? De la peur ? Toi, Nalia ?

– La prudence n'est pas la peur ; et, sans elle, il y a longtemps que je serais retournée au néant dont je viens.

– Au néant... Je vois que tu ne crois pas aux dieux.

– Tu m'agaces, inconnu. Tu prétends avoir une affaire pour moi et me donner des conseils. Mais tu ne fais qu'attirer l'attention sur moi.

– J'ai une garde, dissimulée, là... J'ai dix épées, particulièrement adroites. Qui sait même si l'ours n'est pas à moi ? Je peux fumer tranquillement, tu vois.

Il tira sur sa pipe.

Nalia observa les êtres qui peuplaient la salle. Malgré son talent et son expérience, il ne lui était pas possible de déterminer qui pouvait bien, dans cette faune, appartenir à cette prétendue garde, ni même si cet homme disait bien la vérité. Mais il semblait trop intelligent pour être fou ; et puis il y avait cette lettre dont le cachet prouvait qu'il était l'émissaire de quelque puissant.

« Donc, reprit-il, si c'est ta méfiance qui t'a fait choisir Eraka, elle t'est en effet très utile. Tu ne t'es pas trompée... enfin... en partie, comme qui dirait.

– Que veux-tu dire ?

– Le duc voulait une belle démonstration de son autorité et de son pouvoir, devant sa cour. Il l'a eue. Mais il lui est rapidement venu à l'esprit que t'exécuter était désormais... utile. Il entend maintenant décréter une autre vérité. Il aurait tué de ses propres mains son infâme neveu... Il sait que tu es ici et il a envoyé en très grand nombre des soldats. Il veut aussi rappeler à tous que cette ville rebelle n'est pas une enclave à son autorité. Disons que l'orgueil lui est monté à la tête d'un coup et qu'il veut faire coup double : t'éliminer et reprendre le contrôle réel d'Eraka.

– Comment sait-il que je suis ici ? J'ai fait savoir, en partant, que j'allais à Aigleton. Je n'ai changé de route qu'après m'être assurée que je n'étais pas suivie.

– Oui, mais le duc a toujours aimé les espions et les délateurs. Les villageois sont ses yeux et ses oreilles. Une Estongarde sur son cheval parcourant la longue route vers Eraka ne passe pas inaperçue. Les soldats ne tarderont guère à arriver et à fouiller d'abord toutes les auberges, toutes les demeures, si nécessaire. C'est pourquoi je te déconseillais de passer la nuit ici. C'était un vrai conseil, Nalia, d'ami.

Elle le regarda. Il lui souriait doucement, comme par défi. Ce qu'il disait était probablement vrai.

– Je doute tout de même que l'ours soit à toi, dit Nalia.

– Les spectacles de ce genre font de belles diversions. Cela peut être utile.

– Si ce que tu dis est vrai, je n'ai pas de temps à perdre. Alors donne-moi maintenant ce message, que je puisse quitter la ville.

– Il te reste une heure, Nalia, avant l'arrivée des soldats du duc. Ils fouilleront la ville avant de continuer leur chasse. D'ici là, tu seras loin. J'ai ordre de te remettre la missive en main propre, et de répondre à tes questions, lorsque tu l'auras lue. Du moins : à certaines de tes questions. Pas toutes.

Le spectacle continuait. L'ours obéissait. Le narrateur contait une énième version de son histoire à dormir debout. La prostituée avait les seins hors de son corsage.

« Pourquoi as-tu pris la route où tu étais si facilement repérable, Nalia ? Et non les plus petits chemins ? » reprit l'Humain.

Nalia connaissait la réponse : certes, elle avait choisi Eraka par prudence ; mais elle avait cru qu'être introduite à la cour du duc réduisait les chances d'une volte-face, d'une complication. En général, les bénéficiaires traitaient dans les alcôves, pas en public. Et puis on lui avait donné la bourse sans aucune difficulté. Elle s'était trompée. Ce duc de Béosis était un porc, inconstant et sans honneur.

L'air de luth prit fin, soudain, et les acteurs disparurent derrière le rideau. Il y eut des acclamations, des hurlements, des sifflements. Les spectateurs espéraient sans doute qu'il y ait une suite. Mais les aubergistes firent frapper une cloche pour signifier que le spectacle était achevé. On revint aux jeux et aux discussions bruyantes. Les quatre Beyonds et le Syrte qui les accompagnait avaient profité de ces entrefaites pour s'inviter à la table de Nalia et de l'émissaire.

Nalia sut qu'il fallait sans tarder se débarrasser de ces rôdeurs, savoir ce que contenait le message, prendre une

décision, et sans doute partir.

– Quelle bonne odeur, Monsieur l'Humain ! dit l'un d'entre eux. On ne la sent que dans les cours et chez les grands. Ce n'est pas du tabac, n'est-ce pas ?

– Et quelle belle pipe, dit un autre, soudain inspiré...

Ils ricanèrent, stupides, provocateurs et dangereux.

– On aurait aimé y goûter, dit le quatrième.

– Dégagez !

Ils la dévisagèrent. Mais Nalia ferma les yeux et, de melkiore à melkior, elle transmit au Syrte :

« Dis à tes hommes de nous laisser en paix. Où dois-je te montrer que je suis moi aussi une melkiore ? Bien plus puissante que toi. »

Le Syrte fit tomber son capuchon de mage et la regarda. Elle matérialisa alors son mana, certaine de la supériorité de son zir. Il vit.

« Tu vois : je peux t'anéantir, faible melkior » ajouta-t-elle, en pensée.

Il ne lui répondit pas.

– On s'en va !

Les quatre Beyonds marquèrent un temps, surpris de voir leur maître reculer aussi vite.

« Maintenant ».

Ils disparurent.

– Remarquable, dit l'émissaire, en souriant, à Nalia. Des affaires de melkiors, je suppose.

– Maintenant, montre-moi la lettre, qu'on en vienne enfin à l'essentiel.

Il la posa sur la table. Nalia s'en saisit.

Le cachet, dont le dessin était subtil, ne laissait aucun doute : deux dragons se faisant face, de profil, l'un de feu, l'autre de glace, tous deux pris dans une rosace tressée d'ouroboros. Nalia observa attentivement le moindre détail. Si c'était un faux, il était parfait.

Elle ouvrit la lettre et la lut.

3.

La reine Anolie coupa avec délicatesse une rose jaune qu'elle donna à une petite fille au visage pâle et aux lèvres fades, à côté d'elle, qui tenait un panier d'osier. Elles se promenaient, seules, dans les allées de la roseraie bleue et or.

Nalia était aux jardins suspendus de Siligone. Les jardins de Siligone faisaient partie de ces merveilles dont les voyageurs chantaient les beautés dans les auberges et les villages des sept royaumes. Ils étaient la fierté du peuple cylien. En cela, ce peuple avait montré avec magnificence tout son art, son intelligence, sa détermination, son industrie.

Le Roi Wasas avait ordonné leur construction, par amour apparent pour la reine Galiane, le jour même de leurs noces, ruinant durablement les finances du royaume ; mais la belle Galiane s'était révélée stérile, trop longtemps. Une chute des hauteurs vertigineuses des jardins avait eu raison d'elle, un jour. Toute reine cylienne, depuis ce jour, entretenait avec son « Jardin » une relation... particulière.

Anolie était grande et majestueuse. Sa voix, musicale, avait des accents du sud, partie la plus pauvre, la moins civilisée et la moins disciplinée du Royaume : elle était fille de la lignée suprême de Mézè, capitale du sud du territoire cylien. Nord et Sud avaient toujours été la pérenne faiblesse et division du royaume cylien. On avait béni les noces de Gorgias et d'Anolie afin de s'assurer d'une plus grande unité du territoire cylien. Ils étaient la « synthèse » du peuple, comme le murmuraient entre eux les conseillers lettrés. La loi cylienne était simple : on était héritier de frère en sœur, par droit de l'aîné, jusqu'au dernier de la branche directe ; l'aîné de leurs enfants reprenait ensuite la lignée. Le prince avait sept ans, et s'appelait Romaris. Egloïs, la princesse, n'en avait que trois. La reine n'avait pas été très féconde...

Un soleil matinal, clair et déjà vif, se répandait sur les jardins. Le ciel aurait présenté un spectacle assez étonnant à celui qui aurait pu, à la manière d'un dragon, y vagabonder : d'immenses plateaux, à la flore variée et ordonnée, comme maintenus magiquement dans le vide – en réalité par des tiges d'altan, reliées aux sommets du Mont Su, le plus solide et le plus translucide des métaux des royaumes. A cette hauteur, les jardins de Siligone étaient un improbable mélange de couleurs, de fleurs et de fruits aériens, manifestant l'autorité et la subtilité de ces êtres conscients qu'étaient les Cyliens, eu égard à la nature première...

Non loin de Nalia et de la reine Anolie, des esclaves travaillaient, anonymes, aux canalisations et à l'arrosage. D'autres se dirigeaient vers les épiciéas, les thuyas, les

troènes d'un plateau adjacent.

Anolie attendait une réponse de Nalia. Mais Nalia préférait se taire, incertaine. Elles devaient maintenant emprunter un des ponts qui reliaient entre eux les vastes plateaux, si elles voulaient poursuivre leur promenade, et se perdre aux horizons suspendus. A moins qu'elles ne bifurquent vers l'atmosphère chaude et dense des serres, abandonnées, à cette période de l'année. La reine la regarda avec emprise.

« Expliquez-vous, enfin... La somme et les conditions ne vous paraissent pas suffisantes ? Est-ce cela ? »

Nalia la regarda à son tour. Ses yeux vifs et bleus étaient comme les diadèmes de sa beauté passée, triomphale et dangereuse. Elle la regardait avec insistance et curiosité, certaine d'être la Reine.

– C'est une étrange mission que vous me confiez par là, dit vaguement Nalia.

Anolie rit, d'un petit rire perlé et satisfait. Elle prit plaisir à choisir une dernière rose, sans raison, dont elle trancha la tige, vivace.

– Laisse-nous, Iblame, et rapporte le panier de roses au premier vizir, de ma part. Il saura quoi en faire.

Le premier vizir Alion, à qui la reine avait fait comprendre d'un mot que le reste de la conversation ne le concernerait point, et qui n'en décolerait pas, en silence...

Elle se moquait de lui. Elle savait fort bien qu'il n'était, lui, que l'ombre du roi, tenace et indiscreète. Elle était, elle, Anolie, Anolie de Ménè et de Siligone, reine des Cyliens. Sa volonté, à elle, au-delà de celle, apparente, du roi

Gorgias, était la vérité profonde de son peuple. Elle avait donné l'ordre de reprendre les îles de Finosis et d'Arij aux Syrtes magiciens, bien que ces territoires ne fussent plus contestés depuis des lustres entre les deux peuples, terres sauvages, comme symboliques, et sans intérêt géopolitique, ni économique ; et le roi avait suivi, obéi, en dépit des problèmes diplomatiques que cela avait créés, au Concile. Elle était... la reine. Pourquoi cette simple mercenaire, cette tueuse, cette Nalia, hésitait-elle ? Elle lui avait pourtant offert beaucoup d'or...

La jeune fille obéit et partit, s'en allant avec son panier de roses, choisies, par l'allée principale. Alion apprécierait sa petite humiliation supplémentaire.

Nalia se rendit compte, soudain, qu'elle était là, aux jardins suspendus de Siligone, seule, à parler à la reine des Cyliens. Cela ne changeait rien : elle n'aimait pas le marché qu'on lui proposait, ou imposait. Anolie était dangereuse, autant que sa voix était douce, et ses yeux étrangement bleus, pour une femme du sud cylien. Elle se débarrasserait d'elle, dès qu'elle aurait accompli la mission. Travailler pour une reine (chose qu'elle n'avait jamais expérimentée) se révélerait plus périlleux encore que de travailler pour un petit seigneur régional ; c'était évident. Anolie voudrait s'assurer de son silence. Ce qu'elle voulait faire (ce qu'elle voulait que Nalia fasse) ne lui plaisait pas. Et Nalia avait parfaitement conscience de tout cela. Pourquoi donc aurait-elle été l'étincelle d'Anolie, aussi vite éteinte qu'agissante ? Parce que c'était, cette fois-ci, une Reine qui le lui demandait ? Il y avait bien longtemps que Nalia ne croyait plus en la

supériorité des grands et des puissants en ce monde.

– Je trouve la mission... particulière. Je ne sais si je veux être celle-là.

La reine rit. Son rire, hautain, indifférent aux objections, était serti d'ors, de certitudes et de poisons. Il vint à l'esprit de Nalia que la reine se promenait dans ses jardins comme un animal vénéneux dans son parc, à la nuit tombée...

– Que racontes-tu, Nalia ? Tout est simple, en vérité. Nous sommes toutes deux, ici, seules. Et c'est par ta main que de grandes choses adviendront... Je suis la Reine des Cyliens.

Elle l'invita, d'un geste, à passer en éclaireuse sur le guet qui reliait les deux plateaux. Devant elle, comme une promesse, un vaste champ de lys et de dounoéums, mêlés, s'étendait, resplendissant, sur l'autre bord. Nalia n'hésita pas, et emprunta le guet. « Passer le guet » était une expression courante et ambiguë chez les Cyliens, qui signifiait aussi bien décéder qu'avoir un peu de courage... On ne comptait plus les puissants, les espions, les traîtres, les diplomates, de toute race, qu'on avait aidé à chuter, sur ordre des reines, parfois des rois, le long de ces jardins cyliens, aux passages... Tout aussi bien apprenait-on aux enfants nobles à les traverser, dès leur plus jeune âge. N'importe quel architecte aurait pu renforcer de tels passages, périlleux, faits seulement de bois scié et de cordages ; mais il aurait par-là détruit la beauté et le sens profonds des jardins de la reine...

Nalia ne regarda pas en bas, et n'eut pas peur. Après tout, les esclaves passaient tous les jours par ce passage, eux aussi. En bas, il y avait ravines et torrents, à une distance

telle qu'ils en devenaient irréels – et d'autant plus effrayants.

La Reine, elle aussi, avec une grâce quotidienne, parvint à l'autre plateau. Les lys et les dounoéums laissaient place, ensuite, à de vastes espaces, composés de fleurs dont Nalia ignorait jusque-là l'existence, malgré son expérience et ses voyages. Elles étaient rouges et mauves. La reine et elle marchèrent en silence, dans les chemins tracés. L'odeur était musquée et cendrée.

– Que sont ces fleurs ? demanda Nalia, Je ne les connais pas.

– Des églantilles, ce sont les rouges. Et les mauves des vivramelles. Mais elles ont mauvaises mine. Le climat ne leur convient guère. Elles fleurissent à l'extrême sud de Méné, dans la région des Hauts-Lacs. Ici, elles ne montrent pas tout leur éclat, malgré nos soins. Vous n'avez jamais visité les Hauts-Lacs ?

– Non, dit Nalia.

– Pas même Méné, ma ville natale ?

– J'y suis allée, une fois. C'est une belle ville.

– C'est ma ville, dit la Reine, avec assurance et nostalgie. Voyez-vous, Nalia, voilà tout ce que je suis : je suis Méné, je suis l'esprit de Méné, rappelé aux Cyliens. Du Nord...

– Vous êtes le Sud, dit Nalia, comprenant.

– Tout à fait, dit la Reine.

Elle la regarda à nouveau. Malgré l'intensité de ses yeux, bleus, elle semblait soudain humaine et sensible.

« Pourquoi n'obéissez-vous pas, tout simplement ? dit Anolie, sans reproche. Je vous offre une belle somme. Je ne suis pas un petit duc. Après cela, vous pourriez vous reposer.

Je vous aime bien, Nalia. Même si vous n'êtes qu'une chasseuse de tête. »

Nalia rit à son tour, libérée mais amère.

– Oui, je ne suis que cela. Et vous la Reine des Cyliens...
Et alors ?

– Et alors rien... dit la reine, lui offrant une églantille, qu'elle coupa au premier tiers de la tige, et fit mine de percher dans sa chevelure, comme si Nalia avait été sa petite fille. Le monde est simplement comme il est... Un jour, je ne serai plus qu'un nom, inconscient de lui-même. Mais en attendant la mort, je serai une Reine... Le monde est plus simple qu'on ne le pense.

– Personne ne doit savoir ce que vous voulez. Vous me ferez tuer, à peine aurai-je accompli vos souhaits. Vous me proposez la mort.

Anolie baissa le regard, étonnamment.

– Il m'arrive d'avoir confiance, Nalia.

– Je n'ai aucune confiance en vous, dit Nalia.

– C'est normal, dit la reine. Une autre vous ferait exécuter.
Allons là-bas.

Elle voulait se diriger vers un temple, fait de briques, de bambous et d'ébène, tout à la fois, et dont le dôme éclatait, sous les feux. On y adorait Sekova, la divinité rebelle, aux cinq bras. Les Cyliens savaient ménager les coutumes... La religion restait prégnante, mais ne dérangeait guère ; elle était devenue une politesse, ou un décor.

Sekova, statufiée, les attendait à l'entrée du temple.

– Voyez-vous qui elle est ? demanda la reine.

– Elle est Attenath, à peu près, dans ma religion ?

La reine acquiesça.

Elles entrèrent. La petite chapelle était vide et froide. Les esclaves et les ouvriers entretenaient avec soin le lieu, quotidiennement. L'autel était chargé de corbeilles de fruits et de fleurs, fraîchement coupés. Deux petits bassins, à gauche et à droite, recueillaient les flux d'eau qui s'échappaient lentement des becs orantes d'une fontaine calme et pérenne.

Elles s'assirent, l'une à côté de l'autre.

– Savez-vous qu'il y eut un temps où c'était les reines, et non les rois, qui dirigeaient les Cyliens ? Les mâles majestueux n'avaient comme mission que d'engendrer des filles...

– Il y a bien longtemps, répondit Nalia, n'est-ce pas ?

– Oui, bien avant ces Jardins. C'était un tout autre royaume. Les Beyonds n'ont jamais autant craint mon peuple que sous la dynastie des Reines de Klaires. Les Syrtes n'osaient plus aucune invasion ; ton propre peuple non plus. C'était l'âge d'or de mon peuple.

En réalité, la dynastie des Klaires avait mis à feu et à sang les Royaumes, sans raison. Un temps. Avant d'être détruite par l'Alliance. Il fallait être cylienne pour faire de cette époque lointaine un âge d'or... Aux yeux des autres peuples, pour une fois unanimes, la période avait été d'inutiles destructions, les Cyliens étant devenus fous.

« Les Klaires étaient de Ménè. Je suis une Klaire, de Ménè, mille ans après. »

Elle se tourna vers Nalia, qui la regarda à son tour... La Reine sentait le myrte d'Anyoly et le sucre de Bétentier,

précieusement ; Nalia le cuir.

« Je ne suis moi-même qu'un instant, un atome, reprit la Reine, chuchotant. On m'empoisonnera, on me tuera bientôt... C'est pour cela que je peux faire ce que je vais faire, que je dois le faire : moi aussi, je mourrai bientôt. Mais avant cela, j'aurai fait ce qu'il fallait faire. Et cela, tu ne peux pas me le reprocher, Nalia. Je prends une vie ; mais je donne la mienne, de toute façon. »

– Lui n'est qu'un enfant, intervint Nalia. Et c'est votre fils.

– Et alors ? Qu'il disparaisse, ce rejeton de son père, et que ma fille règne, après moi. Et que son père en meure de chagrin. Je vais te faire une confidence, Nalia : Gorgias n'est pas le père de ma fille. Et c'est heureux.

Elle était une plante vénéneuse.

– Je ne suis pas une tueuse d'enfants, royaux ou pas, dit Nalia.

La reine éclata de rire.

– Voyons, Nalia, vous en savez déjà trop. De toutes les façons...

4.

– Eh ! Petits fous ! s'exclama Nalia.

Deux garçons s'étaient pris un instant dans ses jambes, courant vers l'arène où on livrait des combats de coqs.

C'était jour de marché à Ménè, dans la rue principale, et sous les arcades qui longeaient le fleuve Laj. La capitale du

Sud cylien, que Nalia connaissait mal, brillait de mille feux. On se pressait, d'un étal de tissus et de robes, à un autre, proposant les charcuteries, les fruits et les légumes les plus divers. On jouait librement aux dés, aux cartes et aux osselets, en buvant, et en perdant ou en gagnant quelques pièces. Nalia se promenait dans cette foule serrée et enthousiaste, faite de manants, de voleurs, de marchands, de bourgeois, de voyageurs, et de gardiens de l'ordre public. Toutes les races semblaient avoir une bonne raison de se trouver là, même si, évidemment, les Cyliens étaient, de loin, les plus nombreux. Nalia s'intéressa peu, cependant, aux trésors qu'on proposait, se contentant d'acheter une pomme, qu'elle croqua rapidement. Elle cherchait avant tout à atteindre les faubourgs du quartier noir.

Une heure auparavant, elle était entrée dans la ville, par le pont nord, sur le dos de sa fidèle Libel, s'acquittant comme tout un chacun du droit d'entrée d'un tiars d'argent, somme qui était censée repousser les plus pauvres. Elle ne devait pas revenir à Siligone avant dix jours, pour accomplir le funeste dessein de la reine Anolie.

La partie de chasse permettrait d'isoler l'enfant et de l'égorger avec discrétion, dès lors que la reine aurait donné l'ordre, comme elle le faisait souvent, de la laisser seule avec son fils, au cœur de la forêt monarque. Où elle aimait parfois le battre et l'humilier, en secret. Mais cette fois-ci elle reviendrait seule, rapidement, jouant les mères inquiètes, demandant où était passé Romaris, qu'elle aurait vu disparaître d'un coup, entre de trop épais feuillages.

On organiserait de grandes battues. Mais on ne